

Chers adhérents, Bonjour.

Je vous souhaite une excellente journée. Toutefois, un conseil faites attention à vos rencontres. Les bois sont remplis de dangers.....

IL ÉTAIT UNE FOIS N° 7

Au XVIIIème siècle, **Jeanne-Marie Leprince de Beaumont** **1711-1780** reprend dans un ouvrage intitulé : « Magasin des Enfants » un conte qui remonterait au IIème siècle.

LA BELLE ET LA BÊTE

Histoire déjà parue en 1550 sous la plume de Strapola dans une version du folklore italien et en 1740 sous celle de Gabrielle, Suzanne de Villeneuve.

Dans cette histoire les événements sont provoqués par un père qui vole des roses pour sa fille bien aimée. Ce geste symbolise l'amour qu'il éprouve pour elle et aussi une anticipation de la perte de sa virginité. « La fleur brisée », la rose en particulier est le symbole de la défloration.

Notez que le personnage de la Bête malgré son aspect effrayant est aussi beau que la Belle.

L'enfant apprend ainsi que malgré les apparences, l'homme et la femme peuvent réaliser une union parfaite si leurs personnalités se conviennent et s'ils sont liés l'un à l'autre par l'amour.

Ce conte exprime, mieux que tout autre, que l'attachement oedipien de l'enfant est naturel et qu'il a des conséquences positives si, durant le processus de maturation il est transféré et transformé, en se détachant du père ou de la mère pour se fixer sur le partenaire sexuel.

Ainsi, la Belle quittera son père tout d'abord par dévouement et peu à peu se détachera de lui. Elle se rendra compte que l'idée d'opposer ces deux amours est un point de vue immature.

Rappel des faits :

Belle est jalouée et offensée par ses deux sœurs . Leur père part en voyage, espérant faire fortune. Il promet à Belle de lui rapporter une rose. Mais lors de son retour, il se perd dans la nuit et trouve refuge dans un étrange château. Le matin, il cueille la fleur promise, dans le jardin de la Bête. Courroucée par cet acte, la Bête accepte de lui laisser la vie sauve à la condition que l'une de ses filles vienne vivre au château. Afin de sauver son père, la Belle accepte de rejoindre la Bête dans l'espoir de l'amadouer...

À la Libération, **Jean Cocteau** (1889-1963) souhaite mettre en images le conte de son enfance, car il aime « *La Belle et la Bête* » d'un amour qui devait un jour ou l'autre se traduire par une pièce ou un film.

C'est finalement le cinéma et ses possibilités techniques qui vont permettre de « donner corps à son rêve »

En 1945, il faut, à Cocteau et à son équipe technique, un an de « préparatifs et d'obstacles de toutes sortes », avant le début du tournage « en août 1945 ». Ce projet est pour le réalisateur une terrible épreuve. Malade, il doit l'achèvement de son film à toute une équipe qui lui est entièrement dévouée. Dans un entretien accordé au *Courrier de l'Étudiant*, il confie : « *Nous avons tous travaillé, de l'opérateur au moindre machiniste, comme si nous ne formions qu'une seule personne* ».

IMAGINER LA BÊTE

Cocteau trouve en **Jean Marais**, (qui rêve d'un rôle à l'opposé de son physique de jeune premier), l'incarnation possible de la « Bête ». Pour créer son visage monstrueux, Cocteau s'entoure de Christian Bérard, directeur artistique, d'Henri Alekan, chef opérateur, de René Pontet, posticheur, et enfin du maquilleur Hagop Arakélian. Il leur demande de s'inspirer des gravures de Gustave Doré et du texte original de Madame Leprince de Beaumont, dans lequel la Bête est « si horrible » que le marchand manque de s'évanouir. « La Bête est une créature hideuse et sanguinaire qui ne cherche aucunement à séduire le lecteur ».

Cocteau veut garder ce *côté bestial*, mais, dans son découpage technique, il imagine également la Bête comme « *un seigneur en grand costume de cour, qui n'a d'une bête que la tête et les mains. La tête est celle d'un magnifique animal, sorte de lion aux yeux clairs. Son mufler miroite au soleil. Elle parle*

comme un être humain ». Pour lui, il est essentiel de préserver l'humanité du regard de Jean Marais pour rendre la bête plus humaine qu'animale. Il veut « *faire un monstre, qui au lieu d'être épouvantable soit séduisant, de cette séduction du monstre dans laquelle on sent à la fois l'homme et la bête »*

Après plusieurs mois de travail, qui les obligent à « dormir debout, à rêver le plus beau des rêves », la Bête prend forme dans les esprits et sur le papier. Il ne reste plus qu'à lui donner vie.

Cependant, une fois de plus si je puis dire, « la critique ne fut pas tendre »...et nous pouvons en déduire que : « **Jean Cocteau** est né trop tôt ». En effet, cet érudit à l'esprit en perpétuelle effervescence, qualifié de mondain, à qui certains reprochaient son côté « touche-à-tout », aurait été bien mieux accueilli de nos jours, où la création ne s'arrête pas à celle d'un métier.

Dans les années 1940, un poète qui sait également être : « cinéaste, dramaturge, décorateur, céramiste et qui dessine aussi bien qu'il réalise des films », effraie plus qu'il ne fascine. Quant à lui, il prétendait « décalquer l'invisible » et en cela se trouvait proche des surréalistes.

« Je suis », disait-il, « un mensonge qui dit la vérité ».

« *Si j'écris, je dérange. Si je tourne un film, je dérange. Si je peins, je dérange. J'ai la faculté de dérangement.* »

